Document generated on 07/06/2025 1:43 p.m.

Les Cahiers des dix

L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (première partie)
The Humour of French Canadian Soldiers during the Great War (Part One)

Bernard Andrès

Number 69, 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1035601ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1035601ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Andrès, B. (2015). L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (première partie). *Les Cahiers des dix*, (69), 215–249. https://doi.org/10.7202/1035601ar

Article abstract

Despite the conscription crisis of 1917 and the tensions between English and French concerning Canada's involvement in the Great War, over 30,000 French Canadians went overseas. They became famous for their bravery at the battles of Ypres, Courcelette and Vimy. A certain ambivalence towards the "Mother Country" (Canada? England? France?) became evident among these French-speaking soldiers most of whom fought under the British flag. Also of note was a certain mistrust of the military hierarchy and of British colonial authorities. Rare firsthand evidence published in French between 1914 and 1920 allows us to view this episode of Québec history from a new angle, that of humour. In an attempt to ward off death and sidestep wartime censorship, these accounts use subversive strategies such as humour, irony and sarcasm. This kind of writing may be found in the accounts of some of these French Canadian soldiers between 1914 and 1920. Most of them served in English uniforms: Henri Chassé, Claudius Corneloup, Arthur J. Lapointe, A. and W. Audette, Joseph A. Lavoie and Moïse E. Martin. Paul Caron, the only one to die at the front, enrolled in the French army: this determined nationalist said he was fighting for France and was opposed to "British navalism and imperialism."

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (première partie)

Bernard Andrès[1]

Dans le prolongement de mes travaux sur le récit de guerre[2], je m'interroge sur la façon dont les Canadiens français ont témoigné de leur engagement militaire en 1914-1918. J'insiste sur la période même du conflit : je m'en tiens aux textes que des écrivains-combattants ont publiés ou diffusés entre 1914 et l'immédiate après-guerre, soit 1920. Je me rallie aux chercheurs qui étendent le *terminus ad quem* à 1920, considérant que les délais et problèmes d'édition entre 1918 et 1920, mais aussi la désaffection du lectorat pour ces témoignages dès les années vingt, justifient la prise en considération des écrits de combattants jusqu'à 1920[3]. Si la proximité des faits ne garantit pas l'exactitude de la relation, elle est du moins le gage d'une certaine authenticité. Que, dans le feu de l'action, lors d'une trêve ou à peine démobilisé, l'auteur se fourvoie sur une date ou un

1. J'exprime tout au long de ce travail ma gratitude aux collègues qui ont contribué à ma réflexion sur le sujet. Je suis aussi redevable à Pierre Monette pour sa lecture attentive du manuscrit et pour la préparation des illustrations. Je remercie enfin les institutions qui ont fourni ces dernières et en ont autorisé la reproduction.

2. B. Andrès, « Québec : chroniques d'une ville assiégée (I : de 1628 à 1711) », *Les Cahiers des Dix*, nº 61 (2007), p. 131-153 ; « (II : 1759) », *Les Cahiers des Dix*, nº 62 (2008), p. 61-91 ; « 1812-2012 : Viger, Harper et la République des Maringouins », *Les Cahiers des Dix*, nº 65 (2011), p. 47-74.

3. Voir les périodisations notamment retenues par N. Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France-Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006. Pour ce qui est de textes littéraires postérieurs à 1920, M. Cambron les analyses dans son étude « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », *Voix et Images*, 37, 2 (110), hiver 2012, p. 26-33.

lieu, qu'il exalte tel fait d'armes ou en euphémise d'autres, rien de plus naturel. Qu'il (ré)invente sa guerre en héroïsant sa personne, ses officiers ou sa compagnie, mais aussi, qu'encore meurtri par l'épreuve, il règle des comptes avec ses supérieurs ou le drapeau (britannique pour nos Canadiens), le témoignage « à chaud » gagne en sincérité et en *vérité*. Certes, la question de la « vérité » dans l'écrit de guerre donna lieu à de vifs débats quand Jean Norton Cru, qui avait combattu à Verdun, dénonça en 1929 de nombreux témoignages sur 14-18, jugés fautifs, mensongers ou exagérés. Les plus grands noms des écrivains combattants de l'époque étaient alors remis en question (dont Henri Barbusse et Roland Dorgelès)[4].

Pour ma part, j'entends par *vérité* la franchise et la spontanéité avec lesquelles s'exprime le « Poilu » quand il côtoie la mort, la donne ou en réchappe de peu. M'importent la chaleur de son propos dans l'évocation des camarades tombés au front, la nostalgie du Québec ou, au hasard d'une réaffectation, les retrouvailles d'un « pays » (compatriote) en terre étrangère : doux réconfort d'une « petite patrie » reconstituée loin des siens[5]. C'est de cette *vérité* qu'il s'agit dans le récit de guerre. Au chercheur d'y démêler non pas le vrai du faux, mais les motivations profondes du témoignage de première main. Ainsi en fut-il, en 1759, de la relation anonyme du siège de Québec par un magasinier témoin de la gabegie sous l'intendant Bigot, ou des erreurs tactiques de sa propre armée. Ainsi s'appréciait, cinquante ans plus tard, le récit du capitaine Jacques Viger sur la guerre de 1812[6]. Et que dire, au siècle suivant, du « pioupiou[7] » canadien relatant *sa* guerre de 14-18 ? Chez l'un comme chez l'autre témoin de

4. Voir J. Norton Cru, *Témoins. Essais d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929 [rééd. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993] ; F. Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003, et M-F. Attard-Maraninchi, « Dire la vérité après la Grande guerre : le combat de Jean Norton Cru », dans F. Pernot et V. Toureille (dir.), *Lendemains de guerre... De l'Antiquité au monde contemporain. Les hommes, l'espace et le récit, l'économie et le politique*, Berne, Peter Lang, 2010, p. 185-193.

5. Il n'est pas indifférent que les salles de l'hôpital canadien de Saint-Cloud, près de Paris, fussent baptisées du nom de Montréal, Trois-Rivières, Halifax, Québec, etc. : voir *La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917). Édité et commenté par Béatrice Richard*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », série Monuments, 2015, p. 203.

6. B. Andrès et P. Willemin Andrès, *Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759. Annoté par Aegidius Fauteux*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. L'archive littéraire au Québec, série Monuments, 2009 ; *La guerre de 1812. Journal de Jacques Viger,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », série Monuments, 2012.

7. Pioupiou : surnom des jeunes fantassins comparés à des poussins.

ces conflits, la même ambivalence face à *la* patrie (laquelle ?), la même défiance envers la hiérarchie et les autorités coloniales. Mais aussi, la même compassion pour le monde « ordinaire » et, toujours, la même perspective d'une « guerre vue d'en bas ». Enfin, face à la censure, le même recours dans l'écriture à ces stratégies d'évitement, mais aussi de subversion, que sont l'humour, l'ironie et le sarcasme. Nous retrouverons ces modes d'écriture, parfois poussées jusqu'à la caricature, dans les rares publications canadiennes-françaises publiées à l'époque de la Grande Guerre.

Qu'en est-il du corpus ? Si des journaux québécois comme *La Presse*, *Le Devoir*, *L'Événement* et *Le Peuple de Montmagny* publièrent à l'occasion des lettres de combattants[8], seront ici retenus les témoignages parus sous forme de livres ou de brochures entre 1914 et 1920. Béatrice Richard compte une quarantaine de récits « à chaud » édités entre 1914 et 1920. Mais elle n'en relève que cinq publiés en français : « un déséquilibre à l'image des divergences nationales », commente-t-elle dans sa récente édition des chroniques de Paul Caron[9]. Outre cet auteur sur lequel nous reviendrons, Béatrice Richard mentionne les écrits de Noël Chassé (1918)[10], Henri Chassé (1920), Claudius Corneloup (1919) et Arthur Joseph Lapointe (1919). J'ajoute à ce corpus la version française du livre d'A. Audette et W. Audette (1919) et enfin le volume de Joseph A. Lavoie

8. P. Vennat, *Les « poilus » québécois de 1914-1918. Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale*, I, Montréal, Éditions du Méridien, 1999.

9. B. Richard, « Introduction. Paul Caron entre les lignes », dans *La Grande Guerre de Paul Caron*, *op. cit.,* p. 9. L'auteure signale que peu de récits de cette période sont le fait de combattants sur le terrain. Quant au déséquilibre entre les témoignages francophones et anglophones, il s'explique par le fait que, plus nombreux à s'engager, les combattants anglophones étaient majoritairement d'origine britannique et d'immigration récente au Canada, notamment en Ontario. Sur l'importance du corpus anglophone, voir M. Litalien, *Écrire sa guerre. Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Outremont, Athéna Éditions, 2011, p. 19-21 (une anthologie des plus intéressantes en ce qu'elle ajoute au corpus publié de nombreux inédits tirés d'archives régimentaires et de correspondances privées). Voir aussi M. Debabla-Brun, « La confrontation des civils québécois et ontariens à la Première Guerre mondiale, 1914-1918 : les représentations de la guerre au Québec et en Ontario », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2008.

10. Je ne retiens pas ici le livre de Noël Chassé, qui ne relève pas des textes de soldats combattants : *Avant la poussée finale* (Québec, Imprimerie de l'Événement, 1918) est l'œuvre d'un avocat membre d'une délégation de la presse canadienne, qui, en juillet-août 2018, a visité l'Angleterre et la France sur l'invitation du gouvernement britannique. Il s'agit d'un rapport officiel de mission, à la gloire de « la fière Albion », des armées canadienne, britannique et alliées. Y figurent des entrevues avec les hauts officiers et dignitaires de l'époque, et une visite protocolaire au palais de Buckingham, qui semble avoir fort impressionné l'auteur.

(paru en 1920 sous le pseudonyme d'E. I. Oval)[11]. Pour sa part, Michel Litalien mentionne aussi la causerie de Léonce Plante, « Quelques souvenirs du front », ainsi que l'édition récente du témoignage de Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre*[12]. Ce texte posthume que Tremblay ne destinait pas à l'édition peut être écarté, à la différence du témoignage de Paul Caron, constitué de lettres explicitement destinées de son vivant au public québécois : depuis le front, leur auteur en suivait régulièrement la parution dans *Le Devoir* et *Le Peuple de Montmagny*. Mort au champ d'honneur en 1917, il ne put comme les autres auteurs ici retenus veiller lui-même à l'édition de ses carnets de guerre[13].

Mon corpus principal se compose donc de :

Henri Chassé, *Souvenirs de guerre. Causerie du lieutenant-colonel Henri Chassé D.S.O., M.C. du 22e bataillon, le 5 février, en la salle de l'Académie Commerciale, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres*, Québec, Québec, *Le Terroir*, Québec, *Le Terroir*, vol. II, nº 6, février 1920, p. 277-295 ;

Claudius Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, Montréal, La Presse et Librairie Beauchemin Limitée, 1919, 150 p ;

Major Arthur J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat. 1916-1919. 22e Bataillon (1917-1918)*, Saint-Ulric, s.é., 1919, 109 p. ;

A. Audette et W. Audette, *Histoire et poésies de la Grande Guerre. Écrites dans les tranchées mêmes. Composées par A. Audette, 22ème bataillon et W. Audette*, s.l., s.éd, 1919, 31 p. ;

E. I. Oval, [pseudonyme de Joseph A. Lavoie], et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne. « Coq-à-l'Âne » Sério-Comique. Par E. I. Oval & E. Rastus*, s.l., s.éd., 1920, v-162 p.

---

11. H. Chassé, *Souvenirs de guerre. Causerie du lieutenant-colonel Henri Chassé D.S.O., M.C. du 22e bataillon, le 5 février, en la salle de l'Académie Commerciale, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres*, Québec, Québec, *Le Terroir*, 2, 6, février 1920, p. 277-295 ; C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, Montréal, La Presse et Librairie Beauchemin Limitée, 1919 ; Major A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat. 1916-1919. 22e Bataillon (1917-1918)*, Saint-Ulric, s.é., 1919 ; A. Audette et W. Audette, *Histoire et poésies de la Grande Guerre. Écrites dans les tranchées mêmes. Composées par A. Audette, 22ème bataillon et W. Audette*, s.l., s.éd, 1919 ; E. I. Oval, [pseudonyme de J. A. Lavoie], et E. Rastus [pseudonyme de M. E. Martin], *Une Unité Canadienne. « Coq-à-l'Âne » Serio-Comique. Par E. I. Oval & E. Rastus*, s.l., s.éd., 1920.

12. L. Plante, « Quelques souvenirs du front » dans *Essais sur la Politique, l'Histoire des Arts, première série*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1920, p. 73-90 ; T.-L. Tremblay, *Journal de guerre (1915-1918),* Outremont, Athéna éditions, 2006.

13. *La Grande Guerre de Paul Caron*, *op. cit.*

La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917). Édité et commenté par Béatrice Richard, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. L'archive littéraire au Québec, série Monuments, 2015, 268 p.

Après avoir rappelé les circonstances de l'engagement canadien et le contexte idéologique dans lequel s'expriment nos écrivains combattants, il faudra comparer le profil de chacun d'entre eux et les caractéristiques de leurs écrits. Cela se fera sous deux angles particuliers : le type de narrativité qui se déploie dans ces textes et l'humour dont ils font preuve. En effet, malgré la gravité du sujet et l'horreur des situations vécues — pour s'en libérer peut-être —, le narrateur parvient à en sourire. Cela lui permet aussi de ménager la sensibilité des lecteurs (souvent des proches qu'il faut rassurer). Observable dans de nombreux récits de guerre à l'époque[14], cette distance face à l'événement prend un tour assez particulier chez les Canadiens français d'alors. Qu'ils s'y soient engagés de plein gré ou qu'ils y aient été conscrits, la guerre dans laquelle ils sont plongés ne se fait pas au nom d'une seule et unique patrie, d'un seul et unique idéal.

La guerre des autres

Le témoignage du sergent-major Claudius Corneloup illustre bien la complexité des allégeances dans le Corps expéditionnaire canadien. Lui-même alsacien de naissance et ancien légionnaire, il a combattu en Algérie de 1901 à 1905. Corneloup a ensuite émigré au Canada en 1908. Il s'enrôle en 1915 dans le fameux 22e bataillon canadien-français où sa bravoure lui vaut plusieurs distinctions militaires, tant de l'Angleterre que du Canada et de la France[15]. Dès son retour, en 1919, Corneloup publie à Montréal *L'Épopée du vingt-deuxième*. Il le présente comme un ouvrage sans prétention littéraire, « écrit au fil de la plume […], pour l'offrir aux humbles, aux grands-pères, aux mères, aux femmes, aux

14. Outre la publication de M. Frachon, *Le rire des tranchées. 1914-1918 : la guerre en caricatures*, Paris, Balland, 2013, voir l'exposition tenue à Besançon durant l'hiver 2014-2015 : « 14-18 : l'humour tragique des dessins de presse des poilus ». Elle regroupait des dessins de presse issus des deux côtés du front, dont les œuvres des artistes allemands Otto Dix et George Grosz : http://culturebox.francetvinfo.fr/expositions/patrimoine/14-18-lhumour-tragique-des-dessins-de-presse-des-poilus-207795 (visité le 3 novembre 2015).

15. M. Debabla, « Corneloup Claudius (1883- ?) », Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918 : http://www.crid1418.org/temoins/2009/10/28/corneloup-claudius-1883/ (visité le 4 novembre 2015).

fiancées et aux enfants de nos soldats morts pour la patrie[16] ». S'il n'a pas hésité à s'engager dès 1915 sous la bannière britannique, ce Canadien d'adoption s'exprimera contre la conscription deux ans plus tard :

> En janvier 1917, alors qu'au Canada est débattue la question de la conscription, Claudius Corneloup prend position et écrit une lettre destinée au nationaliste Henri Bourassa, directeur du journal *Le Devoir*, pour lui faire part de son opposition à une telle mesure si impopulaire au Québec. Cette lettre, interceptée par le commandant de son unité, ne sera jamais envoyée, et lui vaudra un procès en cour martiale et une condamnation humiliante à la peine du piquet[17].

La campagne d'Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, contre la Loi du service militaire introduite par le premier ministre Robert Laird Borden n'a pas manqué de cliver l'opinion publique entre partisans (majoritairement anglophones) et opposants (surtout francophones) à l'enrôlement obligatoire[18]. Henri Bourassa déclare dans sa brochure *La conscription* : « C'était déjà un abus de pouvoir que de décider, sans le consentement de la nation, de la participation du Canada aux opérations de guerre en Europe, en août 1914. *Rendre obligatoire le service militaire outre-mer serait un autre abus de pouvoir*[19] » (souligné dans le texte).

---

16. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* p. 7. M. Litalien signale que Corneloup donnera aussi en 1934 un roman, *La coccinelle du 22e* (Montréal, Beauchemin), ainsi qu'un autre roman, inédit celui-là, *Sous la Croix de Vimy* : *Écrire sa guerre*, *op. cit.*, p. 18). Je remercie M. Litalien pour ses commentaires et précisions sur J. Lavoie dont il a retracé la carrière bien au-delà de la Grande Guerre.
17. M. Debabla, « Corneloup Claudius (1883-?) », *loc. cit*. Voir aussi, de M. Debabla, *Se Souvenir de la Grande Guerre. La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, Montréal, VLB, 2004, 181 p.
18. Voir R. Comeau, « L'opposition à la conscription au Québec », dans *La Première Guerre mondiale et le Canada*, R. Legault et J. Lamarre (dir.), Montréal, Méridien, 1999, p. 91-109 ; E. H. Armstrong, *Le Québec et la crise de la conscription 1917-1918,* Montréal, VLB éditeur, 1998.
19. H. Bourassa, *La conscription,* Montréal, Éditions du *Devoir,* 1917, p. 28, cité dans B. Richard, « Henri Bourassa et la conscription : traître ou sauveur », *Revue militaire canadienne*, 7, 4, hiver 2006-2007 (http://www.journal.forces.gc.ca/vo7/no4/richard-fra.asp). Pour B. Richard, Bourassa en appelait presque à l'insurrection dans des envolées comme : « Que l'on pèse bien ces paroles : la conscription marquerait, pour les Canadiens français, le commencement d'une évolution qui ne tarderait pas à transformer en peuple révolutionnaire la population la plus paisible, la mieux ordonnée peut-être des deux Amériques. Une fois déchaîné, cet esprit révolutionnaire ne s'arrêterait pas en route ; il ne s'attaquerait pas qu'au régime militaire : il se manifesterait à l'usine, dans les champs, partout, dans toutes les sphères de la vie industrielle, sociale et politique. » (*Le Devoir* du 6 juin 1917). Voir aussi B. Richard, « Le 1er avril 1918 — Émeute à Québec contre la conscription : résistance politique ou culturelle ? », conférence à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque, Montréal, 31 janvier 2013. Disponible sur le site de la Fondation Lionel-Groulx : http://www.fondationlionelgroulx.org/Le-1er-avril-1918-Emeute-a-Quebec.html (visité le 2 septembre 2015).

Plus atténuée, la position de Corneloup marque pourtant bien le clivage existant alors entre les allégeances à chacune des patries : le Canada, l'Angleterre et la France :

> Sur les 33,000 premiers volontaires, à l'entraînement, il n'y avait pas un tiers de Canadiens-Français [*sic*]. Nombreux étaient ceux qui, malgré l'union sacrée, hésitaient à s'enrôler, soit qu'ils ne connussent pas assez la langue anglaise, ou qu'ils craignissent le retour des antipathies. Plusieurs aussi — et ils étaient nombreux ! — profondément attachés à l'Angleterre n'en étaient pas moins profondément demeurés Français [*sic*], et ne demandaient qu'à partir, puisque l'Angleterre était alliée à la France en unité canadienne-française, sous les plis du drapeau d'Albion, au secours de la patrie de leurs pères[20].

Dans ce témoignage comme dans beaucoup d'autres, cette « patrie des pères » renvoie à l'ancienne métropole du Canada, bien avant la Cession de 1763. L'allégeance officielle à l'Angleterre et au Dominion n'empêche pas la perpétuation d'autres fidélités[21]. En 14-18, dans l'Artois, les Flandres et dans la Somme, les héros canadiens de la Nouvelle-France hantent toujours la mémoire de leurs descendants du 22e Régiment. Ces derniers ne furent-ils pas harangués par Wilfrid Laurier qui s'opposera plus tard à la conscription, mais qui, en 1914, participait aux assemblées de recrutement ? Laurier rappelait alors la figure mythique de Dollard des Ormeaux à la bataille du Long-Sault ! Voici le témoignage de Corneloup, présent le 17 octobre 1914 à la réunion du parc Sohmer de Montréal, quand l'ancien premier ministre du Canada lançait aux jeunes volontaires:

> Lorsque Dollard et ses dix-sept compagnons partaient pour aller sauver la jeune colonie, ils savaient qu'ils ne reviendraient pas et leur héroïsme grandissait dans l'espérance de la mort triomphante. Si, dans les veines des Canadiens qui composent cette assemblée, il coule encore quelques gouttes du sang de Dollard et de ses compagnons, vous vous enrôlerez en masse, car la cause est aussi sacrée que celle pour laquelle Dollard et ses compagnons sacrifièrent leur vie[22].

Commentant la mutation, en novembre de la même année, du « Royal Canadien-Français » en « 22ième » et sa fusion avec des unités de Montréal,

---

20. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* p. 12. Ici comme ailleurs dans ce texte, je respecte l'orthographe des documents cités, qui varie selon les auteurs : Canadiens français / canadiens-français ; 22e / Vingt-deuxième ; Grande Armée / grande armée, etc.).
21. « Quel rendez-vous prendre avec l'Histoire en 1917, après la perte des droits scolaires sinon linguistiques de Canadiens français hors Québec et après l'affaire Riel ? » : Y. Lamonde, *Allégeances et dépendances. Histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota Bene, 2001, p. 251.
22. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* p. 14.

de Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, Corneloup écrit : « Wolfe et Montcalm s'étaient réconciliés dans leur tombe[23] ». D'autres anciens héros franco-canadiens seront appelés à la rescousse des recruteurs. C'est en jouant sur cette fibre que la propagande de guerre imagine alors une affiche présentant côte à côte un fantassin canadien et un soldat français, avec la légende :

> Canadiens-Français enrôlez-nous ! […] Le Cœur de la France saigne. La voix du sang parle. N'oubliez pas, Canadiens-Français, que vous êtes descendants des compagnons de Dollard, des soldats de Montcalm et de Lévis ; les fils des vainqueurs de Chateauguay […]. Reformez les régiments de voltigeurs de Salaberry[24].

Se trouvent ainsi curieusement associées les mémoires de passés militaires plutôt irréconciliables : les batailles de la Nouvelle-France contre l'ennemi héréditaire anglais, la défaite française des plaines d'Abraham et, en 1812, l'alliance à Chateauguay des Bas-Canadiens avec les Britanniques contre les Américains.

Notons à ce propos la parution en 1916 d'un curieux roman à thèse destiné à promouvoir l'engagement militaire des Canadiens français : *Similia Similibus ou la guerre au Canada. Essai romantique sur un sujet d'actualité*[25]. On doit au journaliste Ulric Barthe cet hybride entre fiction d'anticipation à court terme, dystopie narrative et propagande militariste. Barthe imagine l'invasion de Québec par les armées prussiennes et le bombardement de la capitale nationale ! Il s'agit d'une transposition sur le territoire québécois de la guerre rageant alors en Europe. Les mêmes atrocités frappent en 1916 la population du « Gibraltar canadien » (le cap Diamant), provoquant la révolte des Canadiens, puis leur victoire contre les méchants Allemands ! On y lit même en filigrane une relecture de la prise de Québec par les Anglais et l'écho des massacres de Lachine en 1689 ! Ulric Barthe n'y va pas avec le dos de la plume pour sa première (et seule) œuvre d'imagination. Le titre renvoie au principe homéopathique « *similia similibus curantur* » : traitons le mal par le mal et la guerre par la guerre. Moralité : engagez-vous dans l'armée canadienne. Si le roman n'a pas connu le succès escompté en son temps, il présente aujourd'hui un triple intérêt : idéologique, narratologique et iconographique. C'est ce dernier aspect que soulignent les historiens de

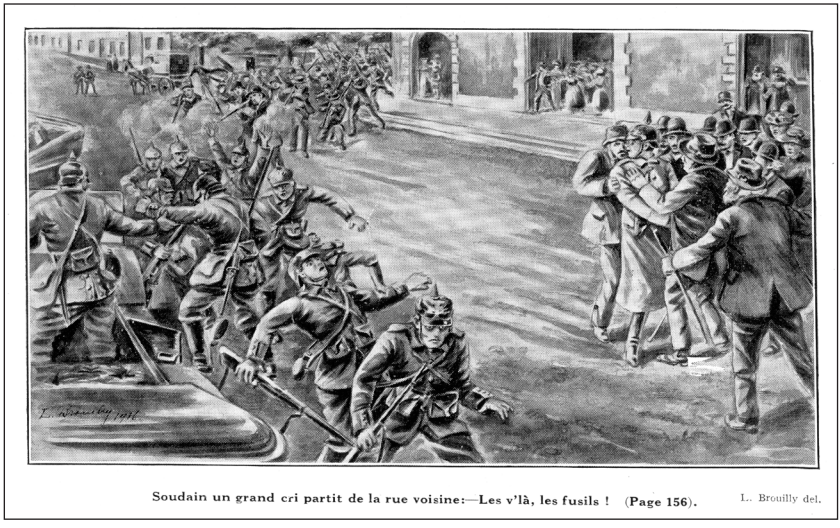
23. *Ibid.,* p. 15-16.
24. « Canadiens-Français Enrolez-vous », affiche, Musée de la Guerre, 19570046-009.
25. U. Barthe, *Similia Similibus ou la guerre au Canada. Essai romantique sur un sujet d'actualité*, illustrations de Charles Huot et Louis Brouilly, Québec, Imprimerie du Telegraph Cie, 1916. Je remercie Fernand Harvey de m'avoir signalé ce roman, ainsi que Gilles Gallichan et Martin Pelletier, de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, pour l'obtention des illustrations ici reproduites.

Figure 1

« Canadiens-Français Enrôlez-vous » (affiche)
Musée canadien de la Guerre.
MCG19750046-009

l'imprimé, puisque l'ouvrage agrémenté de culs-de-lampe comporte cinq dessins hors-textes dus à Charles Huot et à L. Brouilly[26].

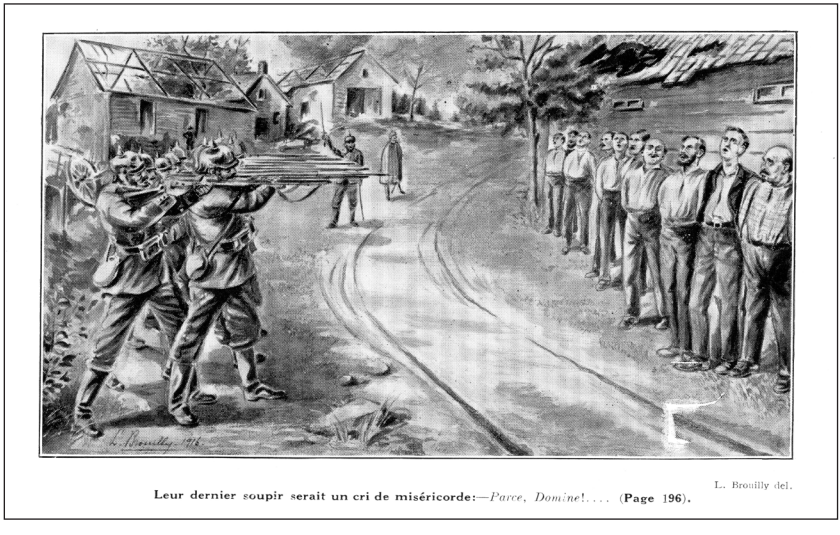
26. Voir S. Danaux, *L'iconographie d'une littérature. Évolution et singularités du livre illustré francophone au Québec. 1840-1940*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », série Approches, 2013, p. 105-109 (je remercie l'auteure pour sa contribution à ma quête d'illustrations et pour ses commentaires sur les artistes). Voir aussi Y. G. Lepage, « *Similia Similibus ou la guerre au Canada*, roman d'Ulric Barthe », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, II : 1900-1939, M. Lemire [dir.], Montréal, Fides, 1987, p. 1017.



Soudain un grand cri partit de la rue voisine:—Les v'là, les fusils ! (Page 156). L. Brouilly del.

Figure 2

« Soudain un grand cri partit de la rue voisine… »
Ulric Barthe *Similia Similibus ou la guerre au Canada. Essai romantique sur un sujet d'actualité*, illustrations de Charles Huot et Louis Brouilly, Québec, Imprimerie du Telegraph Cie, 1916, illustration hors texte, p. 156. (collection privée)



L. Brouilly del.
Leur dernier soupir serait un cri de miséricorde:—*Parce, Domine*!.... (Page 196).

Figure 3

« Leur dernier soupir serait un cri de miséricorde… »
Ulric Barthe *Similia Similibus ou la guerre au Canada. Essai romantique sur un sujet d'actualité*, illustrations de Charles Huot et Louis Brouilly, Québec, Imprimerie du Telegraph Cie, 1916, illustration hors texte, p. 196. (collection privée)

Qu'il s'agisse de l'affiche mentionnée plus haut ou du livre de Barthe, la propagande proconscription joue sur l'entente cordiale entre les « peuples fondateurs ». Elle n'hésite pas pour cela à convoquer la bataille des plaines d'Abraham où se sont pourtant battus à mort Wolfe et Montcalm, devenus par la magie « révisionniste » les pères de la nation canadienne ! Mais l'exaltation de cette union sacrée en 1914 suscite encore d'étonnantes contorsions mémorielles.

Sur les traces de Napoléon

N'y retrouvons-nous pas la figure — exécrée par le Royaume-Uni — de Napoléon Bonaparte ? À plusieurs reprises, sur l'itinéraire du 22e, Corneloup mentionne des lieux marqués par le passage de l'empereur français. Près de Boulogne, c'est un petit village « qui s'honorait d'avoir hospitalisé Napoléon 1er ». Plus loin, à propos de la bataille de Courcelette où les Canadiens s'illustrent pour la première fois en septembre 1916, Corneloup rapporte les propos cocasses de compagnons électrisés par le colonel Thomas-Louis Tremblay: « — Ne va pas si vite, maréchal Ney ; tu n'es pas sur la Moskowa ici... / — Si Napoléon 1er te voyait, il te jetterait sa croix d'honneur[27]. » Pour les Canadiens français de la Grande Guerre, la « légende napoléonienne[28] » et le modèle de la Grande Armée ont la vie dure. Celui que la propagande anglaise traitait dans les années 1810 de « corsicain » se voit, un siècle plus tard, érigé en exemple… par un régiment placé sous commandement britannique !

L'origine française de Corneloup expliquerait-elle à elle seule son attachement à l'empereur français ? Le fait est qu'on retrouve Napoléon dans d'autres témoignages de notre corpus dus à des Canadiens de naissance. Le lieutenant-colonel Henri Chassé reprend à peu près dans les mêmes termes le parallèle entre le 22e bataillon et la Grande Armée napoléonienne. Dans ses *Souvenirs de guerre* (1920), il évoque la bataille de Passchendaele en Belgique, où les forces britanniques, canadiennes et françaises l'emportent sur l'ennemi, à l'automne 1917. Six mois après leur victoire à la crête de Vimy, les Canadiens se distinguent là encore dans une bataille ardue où ils perdent plus de 15 000 hommes (morts, blessés ou disparus dans des terres détrempées). Et Chassé d'évoquer leur marche « dans la boue jusqu'à la ceinture et sous le feu d'un bombardement qui ne ralentissait jamais ». Il conclut: « Vraiment les grognards

27. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* p. 23, 53.
28. C. Galarneau, « La légende napoléonienne au Québec », *Recherches sociographiques*, 23, 1-2, 1982, p. 163-174. Voir aussi S. Joyal, *Le mythe de Napoléon au Canada français*, Montréal, Del Busso Éditeur, 2013 (p. 36, à propos du «Petit Caporal» Asselin).

de Napoléon qui pour leur toux n'ayant pas de jujube, "prenaient des bains de pied d'un jour dans le Danube". Les bons grognards d'il y a cent ans ne devaient pas être plus malheureux que nous[29]. »

Il faudrait aussi citer les souvenirs du major A. J. Lapointe, natif du comté de Matane. Il s'était engagé à vingt-et-un ans, pour intégrer en 1917 le 22e canadien-français[30]. À deux reprises, il observe les traces du lointain passage des troupes napoléoniennes. Dans le Pas-de-Calais, sur le chemin des tranchées, les ruines d'une vieille tour près de Basseux éveillent ce propos nostalgique : « On découvre dans les fondations, sur les murs noircis par l'âge, des inscriptions, des numéros de régiments, des "Vive l'Empereur" gravés au couteau ». Plus tard, sur les hauteurs de Boulogne : « Au-dessus de la colline s'étend une plaine où se rallia la Grande Armée de Napoléon. Devant nous se dresse la colonne de la Grande Armée[31]. »

Autre témoin québécois de la Grande Guerre particulièrement attaché à la France et au souvenir de Napoléon : Paul Caron. Ci-devant journaliste au *Devoir*, au *Nationaliste* et à *La Vérité*, le jeune homme s'est engagé à vingt-quatre ans sous l'uniforme français de la Légion étrangère, refusant par principe celui de l'armée britannique. Cet ardent nationaliste ne manque pas une occasion de fustiger « l'impérialisme » et le « navalisme » du Royaume-Uni et du Canada anglais. Quand il parle en février 1915 d'une prestigieuse décoration décernée sous ses yeux à un officier français, il s'exprime dans ces termes : « Celui qui recevra tout à l'heure, la médaille des braves est bien de ceux à qui le grand Napoléon distribuerait l'insigne tant convoité ». Commentant plus loin l'horreur de la guerre moderne où « il n'y a plus de bataille, c'est un embrasement général », Caron exprime un regret : les « acteurs inconnus de cette grande tragédie […] n'auront même pas la consolation de dire ce que l'on disait des soldats d'Austerlitz : "Ils étaient à telle bataille" ». Et, à propos des déplacements de troupes en voitures réquisitionnées (épisode des « Taxis de la Marne »), Caron rappelle, là encore, les théories de l'Empereur : « Partant du principe posé par Napoléon, accepté et mis en pratique depuis par tous les peuples qui se sont occupés de choses militaires […], que l'armée qui peut se déplacer plus rapidement aura la victoire — il est facile de conclure que ce moyen de transport bien moderne […] aura contribué pour une bonne part au succès des armées françaises[32]. »

29. H. Chassé, *Souvenirs de guerre*, *op. cit.,* p. 288.
30. M. Debabla, « Lapointe Arthur Joseph (1895-1960) », Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918 : http://www.crid1418.org/temoins/?s=Lapointe (visité le 4 novembre 2015).
31. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 232.
32. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 47, 51, 71.

Napoléon n'est qu'un exemple de l'attachement des Canadiens français à « la patrie de leurs pères ». Plus touchants sont les témoignages de sympathie manifestés par nos Poilus pour la population française dans son malheur et l'émotion qui les étreint quand ils débarquent sur les côtes normandes. Lapointe raconte : « sourire épanoui des jeunes Havraises, exclamation d'un gamin : "Ce sont les Canadiens". Alors des cris joyeux, des hourras s'élèvent. "Vive les Canadiens !" Et nous de répondre : "Vive la France !".. ». Plus loin : « "Bonjour mon oncle", s'écrie un compagnon. Le brave vieillard s'arrête tout ébahi de s'entendre interpeller en français par un soldat de l'armée anglaise. "Neveu du Canada", reprend mon compagnon[33] ». Henri Chassé n'est pas en reste :

> — « Vive les Canadiens », criaient les bons paysans.
>
> — « Vive la Canadienne », entonnait un de nos pious-pious, « Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux » […]
>
> Des femmes et des enfants interrompaient parfois un de nos meilleurs chanteurs en l'embrassant. Spectacle charmant et magnifique de voir la vieille France acclamant la jeune France, qui s'en allait mourir pour elle[34].

Les dominions sous la bannière anglaise

Pour les Canadiens français fraîchement débarqués en Haute-Normandie, cet accueil enthousiaste contraste vivement avec le sombre séjour passé précédemment dans le Kent ou le Sussex. Là-bas, aux camps de Dibgate ou de Shoreham, le climat exécrable, le dur entraînement auquel ils furent soumis, les brimades des officiers britanniques et les mutineries sont relatés par le soldat Lapointe. Même les plus loyaux et dévoués à la cause ne cachent pas leur aigreur contre les injustices subies. Le 3 mars 1917, Lapointe fulmine à la suite d'une punition humiliante infligée par « un grand officier canadien-anglais à la mine sévère et très peu sympathique ». Cinq jours de corvée supplémentaire et suppression de paye ! « Le sergent qui a charge des prisonniers est une véritable brute et nous traite comme piliers de prison […]. Je suis dégoûté jusqu'aux moelles *[sic]* et désirerais partir au plus tôt pour la France[35]. »

Ce malaise des Canadiens français vient essentiellement du fait qu'ils combattent pour la plupart dans des unités anglophones. C'est particulièrement

33. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 52-53.
34. H. Chassé, *Souvenirs de guerre*, *op. cit.,* p. 284.
35. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 45. Voir aussi p. 32-32, 35. À propos de mutinerie, M. Litalien cite le témoignage du soldat Maurice Bauset qui, le 5 juin 1915, raconte l'arrestation de 90 hommes à Folkestone : *Écrire sa guerre*, *op. cit.*, p. 80.

le cas des francophones hors Québec (l'emblématique 22e francophone est l'exception à la règle). Michel Litalien donne l'exemple du 12e bataillon : « [il] sera dissous une fois arrivé en Angleterre, tous ses officiers francophones seront renvoyés au Canada et ses membres du rang seront versés à d'autres unités d'infanterie[36] ». Par la suite, il sera malaisé aux francophones de se regrouper pour constituer ces « petites patries » formées d'anciens « pays » québecois. On sait l'importance pour le moral du combattant de ces solidarités linguistiques, régionales et culturelles[37]. Elles permettent, tout autant que les rares correspondances avec la famille lointaine, d'endurer l'adversité, les blessures, la mort des copains et de surmonter le découragement entre deux permissions à l'arrière. C'est dans ce climat de camaraderie entre anciens de Montréal, de Matane ou d'ailleurs que se créent des complicités propices à l'humour, suprême catharsis pour les écrivains combattants, comme nous le verrons plus loin.

Une autre forme de solidarité s'observe parmi les soldats de l'Empire britannique issus des dominions. Des liens se tressent entre les bataillons provenant des lointaines colonies de la Couronne. D'une bataille à l'autre, d'un front à l'autre, les Poilus septentrionaux et les pioupious de l'hémisphère sud apprennent à se connaître et à s'estimer. Ils le font volontiers sur le dos des Britanniques dont ils brocardent la suffisance. Quand, en mars 1918, la 5e armée britannique du général Gough et la 3e armée du général Byng battent en retraite, les Canadiens manifestent leur contrariété en se moquant des deux millions de soldats anglais « entrainés à frotter leurs boutons trois fois par jour, à se raser tous les matins, à se nettoyer les dents à chaque repas ». Corneloup rapporte alors cette saillie des Canadiens français : « Ils [les Anglais] prétendent avoir sauvé la France avec leur morgue insolente, et ce sont tous les Dominions qui la sauvent. Avez-vous vu une attaque sans les Canadiens ou les Australiens, sans les Néo-Zélandais ou les Sud-Africains ? »

Plus loin, Corneloup évoque avec une certaine fierté pour son régiment deux articles de journaux ennemis commentant une défaite allemande :

> Si, dit le reporter Kurz, l'Angleterre n'avait pas eu à son secours les troupes du Canada, — troupes barbares, nourries des légendes iroquoises et expertes en cruauté ; — et les troupes de l'Australie, — fils des criminels anglais qui viennent racheter le passé de leurs pères, — malgré les boutades de Clémenceau et les atouts de Foch, jamais l'offensive [alliée] n'eut réussi ». Le même reporter a visité Cologne et Bonn en janvier 1919. Il écrit dans le même journal : « À X, près de Bonn, j'ai vu

36. M. Litalien, *Écrire sa guerre*, *op. cit.*, p. 49-50.
37. Voir M. Bourlet, Y. Lagadec et E. Le Gall (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses de l'Université de Rennes, coll. Histoire, 2013.

> un régiment superbe qui fait autant d'honneur à l'Angleterre qu'à la France. Ce régiment canadien est composé de descendants de Français émigrés au Canada. Ils sont joyeux, humains, généreux comme les Français ; d'ailleurs la plupart ne comprennent pas l'anglais. Nos populations affamées ont une grande admiration pour ces soldats nés au souffle de la liberté américaine[38].

Gardons à l'esprit cet arrière-plan historique et culturel et ces traits de mentalité attribués aux soldats canadiens. Ils permettent de mieux apprécier le type de « parole combattante » à l'œuvre dans nos récits de guerre et ce qui distingue sur ce plan chacun de nos auteurs.

À chacun son récit

Pour un témoin engagé dans l'action, narrer sa guerre, c'est raconter une suite d'événements vécus où s'imbriquent histoire personnelle et histoire collective. *Présent* aux événements narrés, le témoin *représente* ces derniers sous un angle particulier (sa propre focalisation) et selon des modes narratifs variés : soit au jour le jour (dans un journal ou un carnet de guerre adressé à lui-même), soit par épisodes plus ou moins rapprochés (dans des lettres envoyées à ses proches ou à un périodique). Il peut aussi, s'inspirant de ces notes prises sur le vif, recomposer après coup le déroulé de la/sa bataille ou de la/sa campagne. « D'un carnet de guerre dont chaque ligne m'apporte aujourd'hui les souvenirs tragiques de ma vie de soldat, j'ai tiré ces pages… », écrit Lapointe en tête de *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*[39]. Loin de centrer le propos sur son cas individuel, le témoin l'élargit volontiers à son unité (Joseph Lavoie) ou à son régiment (le fameux 22e canadien-français, chez Arthur Joseph Lapointe, Henri Chassé et Claudius Corneloup). Ce dernier indique en préface à sa relation : « J'ai écrit ces pages pour tous ceux qui ont souffert, vécu et pleuré dans les tranchées ; j'ai écrit pour tous les blessés qui ont généreusement donné leur sang, pour tous les parents et amis de ceux qui ne sont plus […][40]. »

À la représentation de ces faits vécus, peuvent s'ajouter, selon les aptitudes intellectuelles et le talent du narrateur, des réflexions politiques, morales ou philosophiques. Ces considérations rompent alors l'élan narratif et ménagent des pauses dans le récit de guerre. Arrivé le 5 mai 1917 sur le sol français après

38. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* p. 147 (l'auteur cite Heinrich Kurz, correspondant du *Neckar Zeitung*, journal publié à Heilbronn, Wurtemberg).
39. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 9.
40. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* p. 8.

un pénible épisode en Angleterre, Lapointe, nostalgique, y va de cette pieuse méditation :

> Pourquoi suis-je ici, moi qui aurais pu vivre heureux comme tant d'autres en restant au pays ? Je reconnais en cela la main de la Providence qui m'a donné du goût pour le métier des armes et m'a conduit sur le chemin qui mène au sacrifice suprême. Avant de franchir la dernière étape qui nous sépare des champs où gronde la bataille, je demande à Dieu de ne pas me ménager le courage et l'énergie dont j'aurai demain tant besoin[41].

Mais la narration reprend aussitôt ses droits : « Vers six heures, rassemblement […], nous nous mettons immédiatement en route ». L'alternance entre le récit d'action et la pause réflexive rythme alors le témoignage et agrémente la lecture (parfois égayée de traits d'humour, comme nous le verrons plus loin). Paul Caron recourt volontiers à ces changements de rythme et de ton. Le 5 janvier 1915, il vient juste de relater « l'activité des artilleurs allemands », alors que ses compagnons et lui-même creusent des tranchées. Et d'ajouter : « L'école de la guerre en est une merveilleuse d'entraînement et d'énergie ». Ailleurs, les considérations d'ordre historico-stratégiques donnent lieu à de longs développements :

> Autant par le chiffre énorme des combattants qu'elle met aux prises que par les proportions presque illimitées des champs de combats, la présente guerre surpasse en importance tous les conflits qui ont ensanglanté le monde depuis qu'il y a des nations qui s'entre-déchirent. C'est là une constatation banale, et qui peut-être a été signalée des milliers de fois déjà. Aussi, si je la fais ici, est-ce simplement pour arriver à dire que bien d'autres aspects de cette lutte gigantesque la distinguent encore de tout ce qui s'est vu jusqu'ici. Le moins intéressant et le moins curieux n'étant pas le contraste frappant qui naît de l'emploi d'armes et de munitions ayant atteint un perfectionnement inouï d'une part, et de l'autre le retour forcé à des tactiques et à des plans de combat déjà vieux de plusieurs siècles, la guerre des tranchées, par exemple, dont on relève l'emploi jusque dans l'histoire romaine[42].

Le récit frise alors l'essai, comme l'a déjà observé Nicolas Beaupré dans son étude sur les écrivains combattants de cette époque[43]. Mais le témoignage peut aussi verser dans la prise de position et le règlement de compte. Deux de nos auteurs se distinguent à ce chapitre.

41. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 54.
42. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 43, 101-102.
43. N. Beaupré souligne l'hybridisation de ce genre narratif avec l'essai : *Écrire en guerre, écrire la guerre. France-Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 101.

Le cas particulier de Paul Caron

Venu du front, le témoignage direct de Caron corrige à son sens la vision officielle du conflit, version livrée à l'arrière par le gouvernement canadien et la plupart des organes de presse. Caron ironise ainsi sur « la vie facile et douillette de certains guerriers en chambre comme il s'en trouve dans quelques officines journalistiques de "chez nous"[44] ». Précisons que Caron s'est en quelque sorte autodésigné comme reporter de guerre, avant même que le Canada n'adopte une politique officielle à cet effet[45]. Les lettres que Caron envoyait d'abord à sa sœur sont réexpédiées par cette dernière à trois journaux québécois : *Le Peuple de Montmagny*, *Le Devoir* et *L'Événement* de Québec. Ceux-ci les publient mensuellement ou bimensuellement entre janvier 1915 et février 1917 (Caron meurt au front le 16 avril 1917, âgé de 27 ans). S'il rapporte fidèlement les faits de guerre auxquels il participe, Caron prend aussi du recul face à l'événement et aux conditions dans lesquelles le Canada s'y est trouvé impliqué. Il n'est pas indifférent que Caron se soit engagé volontairement dans la Légion étrangère française et non pas sous le drapeau britannique, comme la plupart des Canadiens français, dont Olivar Asselin[46].

Dans son fameux discours de janvier 1916 où il justifie son enrôlement, le polémiste du *Nationaliste* exalte l'exemple de Paul Caron. Asselin évoque alors « ce jeune néophyte à l'âme de Crystal », « au sourire d'un Louis de Gonzague, et qui dès le 4 août 1914 quitta ses bureaux pour la Légion étrangère ». Asselin ajoute avec une modestie que Caron put trouver affectée : « nous tous, officiers,

---

44. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 43.

45. B. Richard l'explique dans ces termes : « Jusqu'en 1915, le Canada se contente […] des services d'un "témoin oculaire" officiel pour rapporter des nouvelles du front, un amateur en la matière, soit le politicien et magnat anglo-canadien de la presse Max Aitken (Lord Beaverbrook). Par la suite, des journalistes canadiens seront invités sur la ligne de feu par le War Office. Il faut néanmoins attendre mars 1917 avant qu'un professionnel de l'information soit dûment accrédité pour couvrir les nouvelles du front. De ce point de vue, les écrits du légionnaire [Paul Caron] constituent donc un témoignage exceptionnel » : « Introduction. Paul Caron entre les lignes », *loc. cit.*, p. 7.

46. L. Lacroix rappelle que le journaliste Jean Chauvin connut le même parcours que Paul Caron en s'engageant, lui aussi, dans la Légion étrangère : « À propos de Jean Chauvin (1895-1958) et de son livre Ateliers (1928) », *Les Cahiers des Dix*, nº 68, (2014) p. 124. Je remercie Laurier Lacroix pour ses précisions sur l'engagement de Jean Chauvin, ainsi que Richard Foisy qui prépare actuellement une édition de la correspondance de Jean Chauvin avec Victor Barbeau entre 1917 et 1919. Voir aussi, publié bien après la Grande Guerre, H. Pouliot, *Légionnaire!... Histoire véridique et vécue d'un Québécois simple soldat à la Légion étrangère*, préface de Jean-Charles Harvey, Québec, Imprimerie Le Soleil, 1931, et P. Bonin, « Ces Québécois qui ont fait la Légion étrangère », *Cap-aux-Diamants*, nº 90, 2007, p. 28-31.

sous-officiers et soldats du 163e et du 150e […], et du bel Hôpital Laval, nous ne sommes pas dignes de dénouer les cordons de vos godillots, petits pioupious de la Légion étrangère, nous ne vous valons pas, héros des Flandres[47] ! »

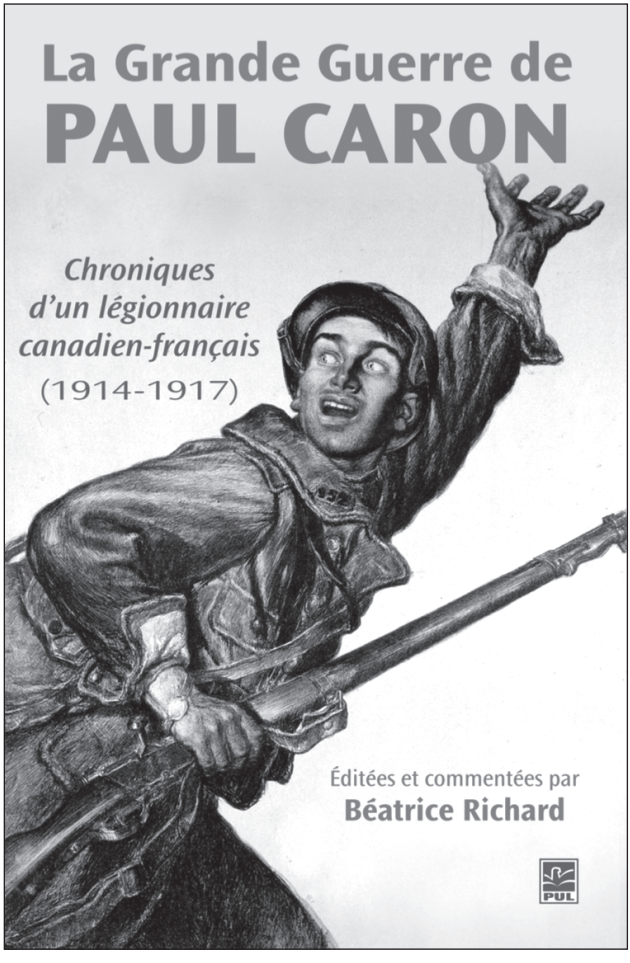


Figure 4

Page de couverture
La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917). Édité et commenté par Béatrice Richard, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », série Monuments, 2015.

47. O. Asselin, *Pourquoi je m'enrôle. Discours prononcé au Monument National à Montréal (21 janvier 1916),* Association civile de recrutement du district de Québec [1916?], p. 44, 45.

Réagissant au discours d'Asselin qui instrumentalisait l'exemple de Paul Caron, le légionnaire répond crânement en février 1916 :

> Le Canada n'a rien eu à débourser du fait de mon entrée dans l'armée française. Donc, je ne grève nullement le budget de mon pays d'une somme quotidienne de dix dollars, coût d'un soldat canadien au front.
>
> Je me bats pour la France qui, le jour même de la violation du territoire belge, avait offert cinq corps d'armée à la Belgique. Les contingents canadiens servent l'Angleterre qui a ATTENDU l'appel du roi Albert [de Belgique] avant de se lancer dans le conflit […].
>
> Je sers la France qui a fait tout ce qui était humainement possible afin d'éviter le conflit actuel — Les contingents canadiens bataillent pour l'Angleterre […].
>
> J'apporte mon faible concours à la France, qui lutte pour la défense de SON territoire. — Les contingents canadiens luttent pour l'agrandissement de l'Empire anglais.
>
> Dans les rangs de l'armée française, j'essaie de faire échec au militarisme prussien — dans les l'armée britannique, les contingents canadiens contribuent à l'expansion du *navalisme* anglais. […] Je repousse avec une conviction égale ces deux formes d'impérialisme[48].

Dès l'année précédente, Caron se moquait aussi des soldats en quête de renommée militaire. En août 1915, l'ardent nationaliste raillait « la persistance de certains militaires canadiens retour d'Europe, à étaler, un peu partout, sur la place publique […], les lauriers qu'ils sont venus récolter ici sur le front du combat ». Que dire enfin des planqués, ces « lugubres farceurs *qui font du prosélytisme* », mais s'abstiennent de partir au front[49] ?

D'autres Canadiens ont gagné la France en service actif, mais sans s'illustrer dans l'infanterie, ni même sans rejoindre le front[50]. Ils avaient intégré deux unités canadiennes-française dont Michel Litalien a étudié l'histoire : « l'hôpital nº 6, affilié à l'Université Laval à Montréal […], et l'Hôpital stationnaire nº 4 (canadien-français), qui deviendra plus tard l'Hôpital général nº 8[51] ». Ces unités

48. P. CARON, « Le soldat Paul Caron, du 133e d'infanterie, nous écrit pour protester contre l'abus que l'on fait ici de son nom », *L'Action,* 5 février 1916, p. 4, Béatrice Richard, « Introduction. Paul Caron entre les lignes », *loc. cit.*, p. 16 (les majuscules sont de l'auteur).
49. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* 16 août 1915, p. 104 (souligné dans le texte), 105. Voir plus loin (figure 7) la caricature du sénateur Joseph-Hormidas RainvIle par Joseph Charlebois.
50. « Pour chaque soldat qui combattait à la ligne de front, il y en avait au moins trois ou quatre qui travaillaient au sein des unités dites de soutien logistiques et administratives […] afin de s'assurer qu'il ne manque pas de munitions, de nourriture, de soins médicaux » : M. LITALIEN et S. THIBAULT, *Les tranchées : le quotidien de la guerre 1914-1918*, Outremont, Athéna, 2004, p. 56.
51. M. LITALIEN, *Dans la tourmente : deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre (1915-1919)*, Outremont, Athéna Éditions, 2003, p. 18. Aussi dénommé « Hôpital

ont transité dans la région parisienne (Saint-Cloud, Joinville-le Pont) et à Troyes entre 1916 et 1919. C'est dans ces hôpitaux qu'étaient évacués les blessés du front (militaires et civils français ainsi que soldats des troupes alliées). Nous y retrouvons deux des plus cocasses auteurs de notre corpus.

Joseph A. Lavoie et Moïse Ernest Martin

Dans son recueil de témoignages *Écrire sa guerre*[52], Michel Litalien signale « un ouvrage inclassable » paru à compte d'auteur en 1920 sous le pseudonyme d'E. I. Oval. Intitulé *Une unité canadienne. « Coq-à-l'Âne » Sério-comique*, ce volume tient autant du florilège d'anecdotes humoristiques sur « les dessous de la guerre », que du règlement de compte en bonne et due forme. Dénonçant « les actes ignominieux des mauvais officiers » qu'il dit avoir subis entre 1915 et 1919, le sergent infirmier Joseph A. Lavoie, alias E. I. Oval, laisse libre court à sa verve sarcastique : cent soixante-deux pages illustrées de vingt caricatures cinglantes. Signées E. Rastus, ces dernières sont attribuables à un certain Moïse Ernest Martin, lui-même sergent au même hôpital[53]. Il s'agit, précise Michel Litalien, de l'Hôpital général nº 6 dont le corps médical provenait essentiellement de la faculté de médecine de l'Université Laval[54]. D'où le nom d'« Hôpital Laval » donné à cette institution commandée par le major Georges-Étienne Beauchamp, professeur de l'Université Laval à Montréal[55]. Bien qu'il ne soit jamais nommé dans *Une unité canadienne*, ce Beauchamp est la cible principale du brûlot auquel je m'attacherai dans le prochain numéro des *Cahiers des Dix*.

Le choix de ce texte peu connu figure parmi les *minores* du récit de guerre canadien[56]. Il s'explique par son originalité, en comparaison des autres témoignages publiés par des soldats canadiens à l'époque même de la Grande Guerre. Béatrice Richard n'a pas relevé ce texte dans sa compilation des récits

canadien de Saint-Cloud », l'Hôpital général nº 8, placé sous la direction du colonel Mignault, fait l'objet d'un reportage dans le récit de Paul Caron : *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 200-206.

52. M. Litalien, *Écrire sa guerre*, *op. cit.*, p. 33.
53. Je reviendrai sur la question de ces pseudonymes dans le prochain numéro des *Cahiers des Dix*,
54. M. Litalien, *Dans la tourmente*, *op. cit.,* p. 18.
55. L'Université Laval à Montréal devient en 1919 l'Université de Montréal.
56. Outre M Litalien en 2011 (*Écrire sa guerre*, *op. cit.*), deux autres chercheurs se sont intéressés en 2006 au témoignage de Lavoie et Martin. Il s'agit de M. Michaud, « Quel destin pour l'imaginaire épique et le héros guerrier dans l'écriture ? Le témoignage de guerre au Québec de 1914 à nos jours », thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 2006, et de C. Pépin, « Les relations franco-québécoises pendant la Grande Guerre », thèse de doctorat, Université Laval, 2008. Je reviendrai sur leur contribution dans mon analyse du volume *Une Unité canadienne.*

francophones : c'est probablement que l'inclassable *Une unité canadienne* n'est pas un récit au sens strict du terme, mais une mosaïque de portraits et de faits divers mis en scène comme des sketches ou des saynètes. C'est précisément ce qui m'intéresse dans cet opuscule. Si Lavoie, sous le couvert de l'anonymat, se permet de telles libertés « sério-comiques », les autres écrivains-combattants de notre corpus signent des récits plus classiques sous forme de souvenirs de guerre (Henri Chassé, Arthur Lapointe), ou d'« épopée » (Claudius Corneloup). Le cas de A. et W. Audette se distingue quelque peu des autres titres. Outre le fait qu'elle soit aussi parue en anglais, leur brochure est un simple recueil de poésies et d'historiettes, en aucun cas une « Histoire » de la Grande Guerre comme l'annonce son titre[57]. Mais, quelle que soit la forme narrative empruntée par ces témoignages, leur envergure et leur visée, que leurs auteurs revêtent ou non l'uniforme britannique, une constante peut y être observée : le recours à l'humour et à la dérision.

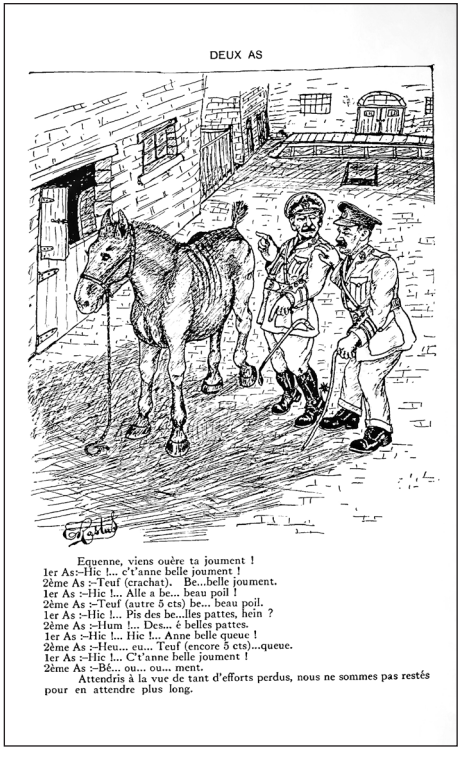


Figure 5

« Deux as »
E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne. « Coq-à-l'Âne » Sério-Comique. Par E. I. Oval & E. Rastus*, s.l., s.éd., 1920, p. 54.

57. La version anglaise indique plus modestement « Brief History » : Cpl. A. Audette, *A Few Verses and a Brief History of the Canadians on the Somme and Vimy Ridge in the World War, 1914-1918* , Montréal: s.n., 1919.

La guerre, sourire en coin

Le centenaire de la Grande Guerre a donné lieu à une effervescence éditoriale couvrant tous les aspects du conflit : historico-militaires, diplomatiques, socio-politiques, culturels et littéraires. Dans le flot de ces parutions, un livre plus léger, mais non moins intéressant, s'intitule *Le rire des tranchées. 1914-1918 : la guerre en caricatures*[58]. Dû à Matthieu Frachon, il expose la façon dont les combattants vivaient, mouraient, mais aussi — *surtout* —, comment ils riaient de cette horrible guerre, tant dans le camp des alliés que chez les Allemands. Au front comme à l'arrière, on se délectait des caricatures qui brocardent l'ennemi (et qui dénoncent parfois aussi les lâches et les profiteurs de l'arrière). Ces dessins et leurs légendes illustrent des cartes postales, mais paraissent surtout dans les périodiques comme *Le Rire rouge*, *La Baïonnette* et quelques autres moins connus comme *Le Canard poilu*, *L'Écho des marmites*, ou *Le Hurle obus*. L'Allemagne n'est pas en reste avec le *Simplicissimus* de Munich, le *Berliner Illustrierte Zeitung*, ou *Die Sappe*. D'un bord comme de l'autre, ces caricatures dégradantes ressassent les stéréotypes de l'« Alboche » balourd, de la soldatesque prussienne, ou du Kaizer handicapé. Outre-Rhin, elles ridiculisent le Poilu français mal équipé, dirigé par de vieux officiers valétudinaires alliés à des Anglais aussi arrogants que filiformes, et à d'ambivalents Américains, profiteurs et marchands de canons.

Journaux de propagande ou feuilles de chou émanant de tel ou tel bataillon, ces papiers circulent dans les tranchées pour relever le moral des troupes et les distraire de la mort prochaine[59] : « L'humour comme arme de distraction massive », commente Matthieu Frachon. Mais face à la censure et à la propagande de guerre qui entendent minimiser les pertes alliées en gommant par le rire les atrocités du combat, des journaux satiriques comme *Le Canard enchaîné* et *Le Crapouillot* contournent les ciseaux d'Anastasie. Par la caricature, l'ironie, le double sens, ils « laiss[ent] entrevoir l'horreur, la boue, les rats, les gueules cassées, la peur, l'absurdité…[60] ».

58. M. Frachon, *Le rire des tranchées*, *op. cit.*, 2013.
59. Tous camps confondus, la Grande Guerre compte près de 10 millions de victimes militaires et presque autant de civils. Pour le Canada, on compte 60 661 morts sur 619 636 mobilisés. M. Litalien et S. Thibault, *Les tranchées*, *op. cit.*, p. 114.
60. M. Frachon, *Le rire des tranchées*, *op. cit.*, p. 11-12. Voir aussi O. Forcade, « Censure, secret et opinion en France de 1914 à 1919 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 58, avril-juin 2000, p. 45-53.

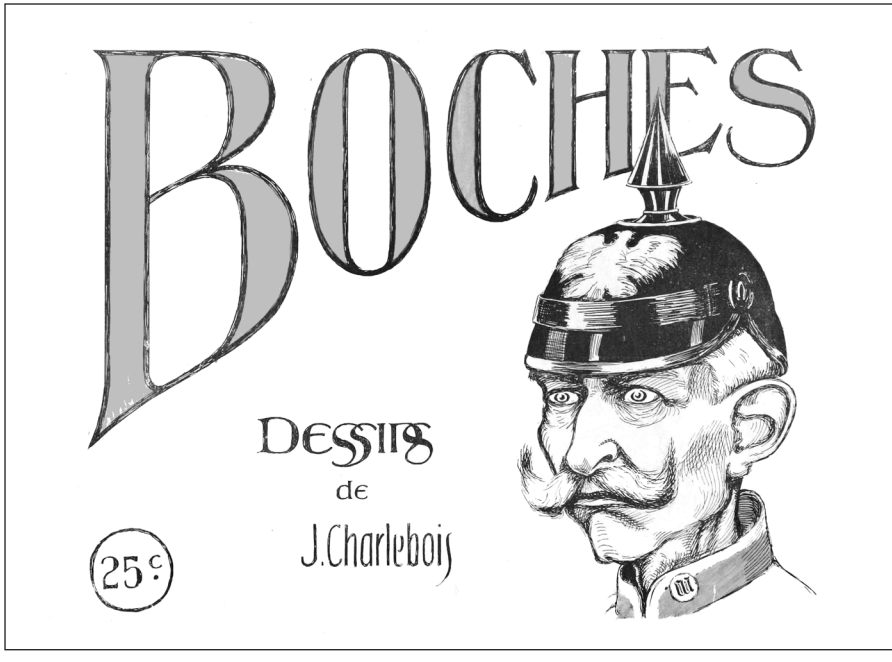


Figure 6

Page de couverture
Joseph-Charles Charlebois, *Boches*, Montréal [s.n.], 1915.
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, MIC/B524\72176 /

Au Québec, on doit surtout « l'image railleuse[61] » de la Grande Guerre à l'illustrateur Joseph-Charles Charlebois (1872-1935). Ce dessinateur prolifique publiait des caricatures politiques dans *La Patrie*, *Les Débats*, *Le Nationaliste, La Presse, Le Taon* et dans *L'Action* de Jules Fournier[62]. En1915, il fait paraître sous le titre *Boches* une vingtaine de dessins satiriques ciblant le Kaiser Frédéric

61. Pour reprendre le titre du colloque tenu à l'Institut national d'histoire de l'art de Paris en juin 2015 : « L'image railleuse. La satire visuelle du XVIII[e] siècle à nos jours ».

62. D. Karel, « Joseph-Charles Charlebois », *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord. Peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes et orfèvres*, Québec, Les Presses Université Laval, 1992, p. 162-163. Via *L'Action*, Jules Fournier diffuse aussi à cette époque un volume ne portant pas sur le conflit : *Nos amis les Québecquois, album de caricatures*, composé de dessins du grand illustrateur français Charles Huard, « adaptés aux mœurs du Québec ». Sur Charlebois, voir aussi R. Aird et M. Falardeau, *Histoire de la caricature au Québec*, Montréal, VLB, 2009, p. 79-81 (je remercie les auteurs pour leurs commentaires sur les caricatures de mon corpus).

Guillaume et « les bourreaux de la sublime Belgique, les ennemis de notre chère France », pour reprendre les termes de Charles Gill, préfacier de la brochure[63] (Figure 6). Deux ans plus tard, Charlebois livre aux Éditions du *Devoir* une charge contre l'enrôlement forcé : *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*[64] (Figure 7). L'artiste y exprime le point de vue du petit peuple opposé au gouvernement fédéral, à l'establishment politico-financier et aux profiteurs de guerre qui ont entraîné le Canada dans le conflit : « Chair à canon ! Voilà ce que deviendront 100.000 jeunes Canadiens. Pense-t-on que leur présence en Europe décidera de l'issue d'une guerre où 25 millions d'hommes se battent ? ». Et, plus loin : « Si les Australiens, les Sud-Africains, les Irlandais, les Indous n'ont pas la conscription, pourquoi les Canadiens[65] ? ». Le sort des petites gens émeut Charlebois quand il met en scène la ménagère et la maraîchère, ou le vieux cultivateur privé de ses fils pour la récolte. C'est aussi l'ouvrier canadien réfractaire, fièrement planté devant l'officier recruteur à monocle et badine : « Et quand nous serons partis, les "Blokes" viendront prendre nos places, nos foyers, nos femmes… ». Plus loin, un patriote harangue les Canadiens : « Conscriptez [*sic*] les fils des gros faiseux de munitions, et vous la tuez, la conscription ». Sur un ton encore plus sarcastique, le soldat Paul Caron évoquait le 14 septembre 1915 les marchands de canons en les comparant à des rats :

> Quelle singulière analogie avec le cas de « certains grands patriotes » canadiens qui se gavent de profits immoraux à même les contrats de fournitures militaires et qui, lorsqu'ils croient qu'on pourrait leur reprocher de ne « pas partir » abandonnent hâtivement leurs prébendes, croyant faire oublier, par la magnificence d'un geste, le non-sens, la fausseté de leur situation et concilier aux yeux des masses, leur appel au dévouement, au courage des autres et leur constante obstination à affronter le feu de leurs chenets[66].

Parmi les cibles de Charlebois, on relève le premier ministre Robert Laird Borden dont la Loi du service militaire adoptée en juillet 1917 provoqua manifestations et émeutes au Québec (Figure 8). C'est aussi le sénateur conservateur Joseph-Hormidas Rainville, alias « Jorainville », vice-président de la Chambre et grand amateur de golf, de pêche et de chasse. Charlebois l'épingle en planqué médaillé hésitant à s'enrôler, posant fièrement devant sa collection de trophées sportifs (Figure 9). Représentée en vieille coquette aux bras de Borden, la conscription suscite le commentaire désabusé de Jean-Baptiste : « Quand on pense qu'il [Borden] veut me la passer » (Figure 10). Quant aux Anglos pincés

63. J.-C. Charlebois, *Boches*, Montréal [s.n.], 1915.
64. J.-C. Charlebois, *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*, Montréal, Édition du Devoir, 1917.
65. *Ibid.*, p. 10 et 12.
66. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 116.

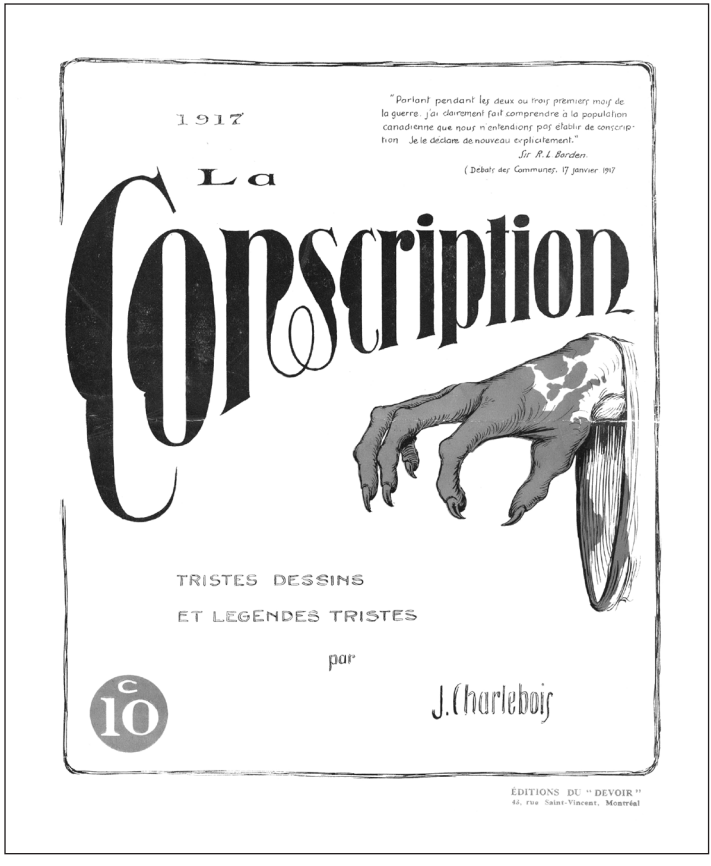


Figure 7

Page de couverture
Joseph Charlebois, *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*, Montréal, édition du Devoir, 1917.
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, B.C. 1917 046 QLBR.

du tramway torontois, la légende est assez éloquente : « Of course we don't want conscription… But we'll let Quebec do the Kicking ».(Figure 11) Quand Charlebois met en garde ses lecteurs contre « les profiteurs de guerre [qui] amassent des fortunes », alors que « Le peuple paiera la taxe du sang » (p. 3), il exprime le point de vue d'un civil hostile à la guerre et il fait écho aux sentiments de « l'arrière ». Mais qu'en est-il des caricatures provenant de militaires engagés eux-mêmes en Europe ? Sauf erreur, la seule critique illustrée de la guerre par des soldats canadiens-français est, en 1920, *Une unité canadienne*, d'Oval et Rastus, comme mentionné plus haut.

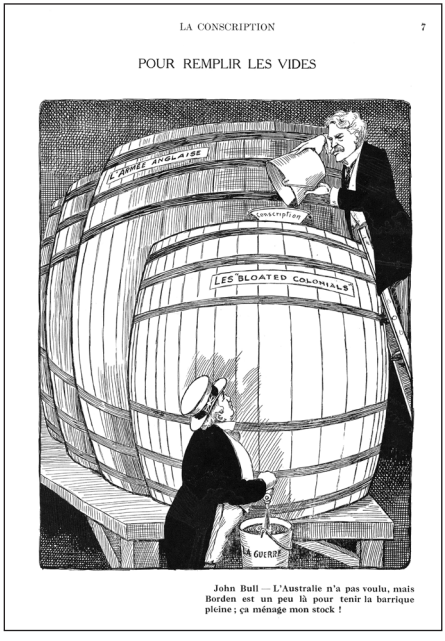


Figure 8

« Pour remplir les vides »
Joseph Charlebois, *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*, Montréal, édition du Devoir, 1917, p. 7. Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, B.C. 1917 046 QLBR.

Figure 9

« L'Hon. Jorainville »
Joseph Charlebois, *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*, Montréal, édition du Devoir, 1917, p. 11. Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, B.C. 1917 046 QLBR.

Quant à la censure dont il a été question dans les journaux satiriques français, elle n'est instaurée au Canada qu'en juillet 1915, et ne touche que peu la presse francophone qui, jusqu'à 1917, n'en est pas concrètement inquiétée[67]. La censure militaire, elle, ne concerne, pour les correspondances envoyées du front, que la mention des lieux (Paul Caron n'en livre que les initiales). On évite aussi d'inquiéter les proches en évoquant trop crûment la camarde. Quant au moral des combattants, c'est d'eux-mêmes que les auteurs de notre corpus usent d'autocensure ou de distance humoristique pour atténuer la brutalité des combats. Mais l'issue fatale qui hante le Poilu doit bien trouver à s'exprimer.

67. B. Richard, « Introduction. Paul Caron entre les lignes », *loc. cit.*, p. 22-24 ; M. Levert, « Le Québec sous le règne d'Anastasie : l'expérience censoriale durant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 3, 2004, p. 339 et suivantes.

Figure 10

« La conscription »
Joseph Charlebois, *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*, Montréal, édition du Devoir, 1917, p. 12. Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, B.C. 1917 046 QLBR.

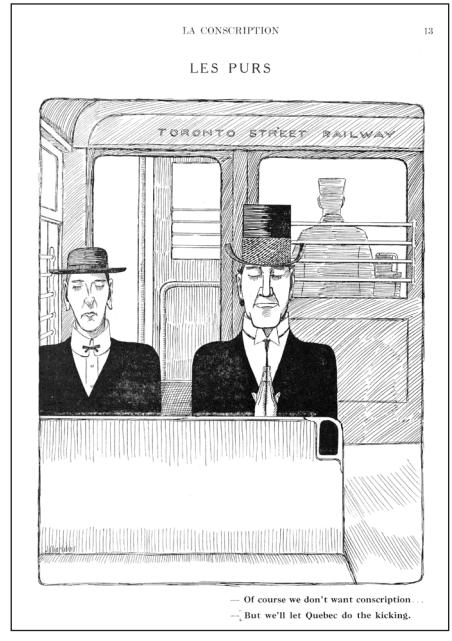


Figure 11

« Les purs »
Joseph Charlebois, *La conscription : tristes dessins et légendes tristes*, Montréal, édition du Devoir, 1917, p. 13. Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec, B.C. 1917 046 QLBR.

Les mots de la mort

Si Caron et Chassé ne s'étendent pas sur la description des victimes, Corneloup, pour sa part, n'épargne rien à son lecteur. Cet ancien légionnaire qui a déjà fait campagne en Algérie a le caractère bien trempé. Il jouit aussi d'une belle plume qui lui permet d'esthétiser la pire des scènes (autre façon d'euphémiser l'horreur). Dans une vision christique de la mort « croisée » sur le chemin, Corneloup exprime avec émotion sa perception du massacre et compatit avec les victimes des deux camps lors de la bataille d'Ypres (1915) :

> Contre une claie renversée sur un restant de parapet, deux soldats, un Canadien et un Allemand, la baïonnette dans le ventre tous les deux, étaient penchés l'un près de l'autre. Les fusils meurtriers formaient un X. L'Allemand, la tête rejetée en arrière sur un sac de terre, les jambes légèrement fléchies, avait été touché au coeur ; le Canadien, lui, avait le bras gauche cassé, la baïonnette ennemie l'avait traversé de part en part, au-dessus du coeur ; la pointe dépassait en

arrière de l'épaule gauche. Sa main droite était crispée sur l'épaulette de son adversaire, et il s'était éteint là, sur ce bras droit, la tête penchée, à vingt ans tous les deux[68].

Lapointe y va aussi de descriptions assez crues des victimes des deux camps, aussi apitoyé par les unes que par les autres. À la bataille de Marqueffles, près de Lens, la vue du charnier devient intolérable : « Un jeune prisonnier dont le visage n'est plus qu'un paquet de chair meurtrie gémit ». Plus loin, « un des nôtres […] gît au fond de la tranchée, horriblement mutilé ». Le narrateur s'effondre : « Le cœur me chavire devant un tel spectacle ». À peine a-t-il détourné le regard qu'une autre vison le saisit : « un soldat du 24e Canadien soutenu par un soldat allemand ». Et, tout comme Corneloup, Lapointe conclut : « On dirait que ces deux soldats, ennemis l'un et l'autre, voudraient se réconcilier dans la mort. Ce pathétique spectacle me bouleverse[69]. »

Dans le même registre, Caron évoque en juin 1915 l'extrême proximité de sa tranchée avec celle des Allemands dont il peut distinctement entendre les propos. Comme légionnaire, il côtoie des Polonais combattant pour la France, alors qu'en face, d'autres Polonais luttent pour le Kaiser. Les conversations sont traduites. D'insultes en compliments, on s'échange des « amabilités ». « Quelques camarades de notre bataillon sont allés leur rendre visite », raconte Caron en plaisantant sur les « dialogues », « quolibets » et « défis » que se lancent en riant les ennemis de la veille. On se rend des visites, après quoi reprend la fusillade[70] !

Certes, on ne saurait étendre à l'ensemble du corpus cette empathie pour l'ennemi que manifestent de rares témoignages aux accents pacifistes. Tout

68. C. Corneloup, *L'Épopée du Vingt-deuxième*, *op. cit.,* 41-42. La même émotion étreint Lapointe quand il hésite à tirer sur l'ennemi qui s'enfuit : « Dois-je faire feu ? J'éprouve un instant de pitié pour ces malheureux qui, comme nous, ont laissé des êtres chers là-bas dans leurs foyers. Et puis, j'en ai tant vu de ces cadavres étendus sur le terrain » : A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 130.

69. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 133-134. Le témoignage touchant de Lapointe sera ridiculisé par Eedson L. M. Burns, officier de carrière, dont M. Litalien a relevé la critique « très acerbe (et à la limite du racisme bien consommé ». Dans un article de 1930 publié dans le *Canadian Defense Quaterly*, Burns reproche en effet à Lapointe « un français sirupeux et monotone », et son « excessive sensibilité », comme sa larme jugée facile : « Bref, inutile de déverser des gaz lacrymogènes sur M. Lapointe », conclut Burns ! Et Burns d'ironiser sur le destin de Lapointe qui, de retour au Québec, retrouvera sa famille décimée par la grippe espagnole ! Voir M. Litalien, *Écrire sa guerre*, *op. cit.*, p. 29-30.

70. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 77. Commentant ce passage, B. Richard observe que « [l]e phénomène de la fraternisation […] semble consubstantiel à la violence des tranchées », comme l'explique aussi Rémy Cazals : **"**La proximité provoque aussi des occasions de rire en commun" » : « Notes », dans *La Grande Guerre*, *op. cit.,* p. 229-230.

humains et sensibles qu'ils soient, Corneloup, Lapointe et Caron identifient clairement l'ennemi « prussien » qu'ils combattent avec conviction. Mais nos Canadiens n'en sont pas moins affectés par les conditions de cette nouvelle guerre « mécanique » : désormais, le corps-à-corps le cède généralement aux bombardements aveugles et aux gaz toxiques (c'est à Ypres que l'armée allemande expérimente à grande échelle ces gaz sur le Front de l'Ouest).

J'ajoute que l'approche littéraire de l'horreur et l'esthétisme du récit chez nos trois écrivains combattants ne sont pas le fait du simple pioupiou. Chez ce dernier, un réflexe plus élémentaire préside à sa survie sous les bombes : l'humour. Nos écrivains se font largement l'écho de cette forme de résilience dans leurs écrits.

Le salut par l'humour

Tous les textes de notre corpus témoignent en effet d'un réflexe salutaire du combattant rompu aux traits d'humour, d'ironie ou de satire contre l'ennemi, mais aussi contre ses propres supérieurs. L'apprentissage même de la mort lors d'exercices militaires donne lieu à « des incidents très amusants », selon Henri Chassé. Il évoque ainsi les « rôles tragi-comiques […], à la fois macabres et drôles » qu'on confie à des soldats pendant un combat simulé. Il s'agit alors de « faire le mort » dans les brancards des ambulanciers qui, eux, peinent à transporter les « faux cadavres ». L'entraînement est ainsi plaisamment détourné de sa fonction, à l'insu des officiers qui n'entendent pas l'aparté de l'ambulancier à l'intention du « faux défunt » : « Cré qu'tes lourd, espèce de paresseux, j'ai envie de te laisser sur le champ de bataille[71]. » Plus loin, à la veille d'une vraie bataille, celle de Vimy, le même Chassé se moque des officiers : au lieu d'aller au feu dans la même tenue de combat que leurs hommes, le commandant et trois lieutenants revêtent leur tenue d'apparat et « leurs bottes les mieux astiquées » : « — Comme ça, nous mourrons endimanchés ».

Bien que fondamentalement loyal et ravi de se battre sous l'uniforme anglais, Henri Chassé ne rate aucune occasion de lancer des pointes contre « nos bons amis les Anglais » à propos de leurs « progrès extraordinaires » dans l'apprentissage du français. Les anecdotes pleuvent sur les quiproquos des *Tommies* avec les paysans français, ou avec cette épicière qui ne comprend rien à la commande d'un officier britannique : « — Madam, volez-vo me donner une boîte de sardines, un pain, des olives, du saucisson et une bouteille de

71. H. Chassé, *Souvenirs de guerre*, *op. cit.,* p. 279.

vin… C'est pour la "mess" […]. / — Pour la messe, répéta l'épicière indignée, "quelle drôle de religion ils ont ces Anglais[72] !" » Ces plaisanteries un peu naïves n'illustrent qu'un premier degré de l'humour troupier. L'épreuve des tranchées, l'angoisse des assauts, le décès des compagnons endurcissent le soldat. Le rire se fait rictus et l'humour se cuirasse. La gradation s'observe notamment chez A. et W. Audette[73].

Dans *Histoire et poésies de la Grande Guerre*, les auteurs compilent une douzaine de textes inégaux et quelques statistiques sur les pertes encourues dans ce conflit. Ils évoquent avec solennité la bataille de Courcelette. On y lit un poème émouvant composé dans les tranchées mêmes par « un de nos Boys » : « La Charge de la Brigade des Pouilleux » (les Canadiens venus par-delà l'Océan « pour combattre l'ennemi commun »). Toujours aussi gravement, les auteurs transcrivent d'autres vers intitulés « La Mort du Soldat ». Une seule pièce détonne dans ce recueil, mais elle témoigne, là aussi, du besoin impérieux ressenti par les combattants de défier la mort par le rire. Deux pages sur trente, dans lesquelles les compilateurs livrent une sombre parodie de menu militaire. Leur « Dîner complimentaire » se joue de l'attirail de guerre et de tous les engins de mort qui font le quotidien du guerrier. Pêle-mêle dans les « Entrées » : « Cocktail "Lewis Gun" à la débutante » et « Soupe aux bombes "Mill"[74] (approuvée par la censure) ». L'humour se fait noir quand, avec détachement, il évoque plaisamment l'horreur des armes et qu'il mêle ingestion et désintégration: « Farci d'éclats d'obus, cornichons Mowatt », « Pièces de résistances à la mortalité », « Petits pois barbelés d'acier » et « Meringue en Capsules d'Ammoniaque (détonnant au contact des citrons) ». Quant à la tenue exigée par les hôtes de ce macabre menu : « L'habit de soirée sera porté avec casquette minuscule, avec des boîtes à respiration » (le masque à gaz). Enfin, apprend-on dans le programme de la soirée : « Dix minutes seront accordées au Lieutenant pour nous dire "Pourquoi nos aéroplanes ne tombent pas"[75]. » Tout se passe comme si ce dîner « surréaliste » avant l'heure permettait au pioupiou de *digérer* l'horreur des combats. Chez Lavoie et Martin, une « Soirée de gala » tout aussi fantaisiste assume la même fonction[76].

Effet cathartique en lui-même, l'humour rageur s'impose au scripteur. Il fait diversion. La triste réalité prend alors un tour d'abord plaisant, mais bien

72. *Ibid.,* p. 288-289.
73. On l'observera également dans *Une Unité canadienne* de Lavoie et Martin.
74. La bombe « Mill » est une grenade à fragmentation.
75. A. Audette et W. Audette, *Histoire et poésies de la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 5-6.
76. De semblables exemples d'esprit fantasque et d'humour noir s'observent en effet dans *Une Unité canadienne* de J. A. Lavoie et M. E. Martin, *op. cit*., p. 75-77 (j'y reviendrai).

vite grinçant. On se moque du shrapnell, des zeppelins et surtout de l'ennemi[77]. Dérision, autodérision, ironie, sarcasme : autant de réflexes de défense ou de rébellion contre une mort programmée dont on se joue crânement. Chacune de ces stratégies d'évitement repose sur un principe de base dans l'humour : le détachement, la distance prise avec la réalité. Par un étrange phénomène de déconnexion du réel, au plus fort de l'hécatombe, l'esprit prend du recul. Lapointe raconte comment le pioupiou vainc sa peur en devenant *spectateur* du bombardement qui éclate. L'œil ne fait plus qu'enregistrer le tableau : « Nous assistons comme spectateurs seulement à l'action qui se déroule ». Pour Lapointe, l'effet est celui « d'un immense feu d'artifice », alors qu'au mépris du danger, « tous les soldats ont quitté la tranchée pour assister au spectacle ». Avec ces « mille bruits lugubres que les échos vont porter au loin[78] », l'atmosphère du champ de bataille devient *surréelle* (avant l'heure) : Lapointe note l'aspect « insolite » des fusées, le caractère « fantastique » du paysage sous les roulements de tonnerre[79]. Même décrochement du réel vers un surréel poétique, alors que « [l]es morsures du froid n'ont aucune prise sur nous », même référence émue au caractère « fantastique » d'une clairière dévastée par les bombes chez Paul Caron, lyrique :

> je me suis longuement amusé des images fantastiques, des profils gigantesques, des dessins, n'appartenant à aucune école déterminée, que créent dans la clairière d'en face les efforts douloureux des arbres qui se tordent, des arbustes qui s'agitent et des reflets de la lune qui joue, indolente et folâtre, et capricieuse, sur ce fonds étrange de neige sans souillure encore et d'ombre démesurée des bosquets d'alentour.

Même « dans le voisinage immédiat des boches », écrit Paul Caron : « Quel amant des muses voyant ces défilés bien ordonnés comme pour une parade, presque, d'une troupe passant sur une route à la crête d'un petit mamelon, dans le clair argenté d'une nuit sereine, pourrait ne point savourer la poésie prenante d'un tel *spectacle* ? » Véritable baume anesthésiant, la distance ici introduite par le soldat Caron a la même fonction disjonctive que l'humour dont il use ailleurs pour décrire le campement de fortune pompeusement baptisé la « Villa des Artistes ». Si l'on s'y « amuse ferme » entre deux obus allemands, c'est en compagnie « des autres locataires qui cohabitent avec nous […] : les rats[80] ».

---

77. « L'ennemi est bête : il croit que c'est nous l'ennemi, alors que c'est lui ! » : exergue au livre de M. Frachon, *Le rire des tranchées*, *op. cit.*, p. 7.
78. A. J. Lapointe, *Souvenirs et Impressions de ma vie de soldat*, *op. cit.,* p. 83.
79. *Ibid.,* p. 89. Plus loin encore : « les hommes assistent en spectateurs au *bal* que se déroule à trois kilomètres en avant de nous » : p. 90 ; je souligne.
80. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.*, p. 159, 187 (je souligne), 116.

Toutefois, qu'il pousse au lyrisme ou à l'ironie, quand l'effet de distanciation évoqué plus haut conduit à plaisanter sur les tabous de la vie et de la mort, l'humour noir n'est pas loin. Que dire de ce type d'esprit bien particulier déjà observé chez les Audette et auquel la Grande Guerre a conféré ses lettres de noblesse ?

Rappelons en effet que la notion même d'humour noir a été conceptualisée à l'occasion de ce conflit par André Breton. Mobilisé à dix-neuf ans en 1915, Breton n'est pas encore le chef de file du mouvement surréaliste. Le jeune Breton (alors interne en psychiatrie) se lie d'amitié avec l'écrivain Jacques Vaché, blessé lors de l'offensive de Champagne. Traumatisé par l'expérience guerrière, Vaché mourra d'une overdose d'opium en janvier 1919. Illustrant peut être l'« umour (sans h) » que revendiquait Vaché, son décès maquillé en farce macabre marquera profondément Breton qui publiera ses lettres et en fera un précurseur du surréalisme[81]. Friand de la « plaisanterie féroce et funèbre » chère à Jonathan Swift, à Alfred Jarry comme à Jacques Vaché, Breton voit dans l'humour noir « une révolte supérieure de l'esprit[82] ». C'est dans ce climat de bouleversements géopolitiques, mais aussi d'effervescence culturelle que s'apprécie l'humour en temps de guerre, à l'époque de Dada et de la découverte de la « psycho-analyse » de Freud (que Breton rencontre en 1921). En quoi l'approche freudienne de l'humour peut-elle nous éclairer sur l'esprit de nos écrivains combattants ?

Mécanismes de défense contre la souffrance, le rire qu'arrive à provoquer le témoin d'un fait tragique lui assurent ce soulagement salutaire dont parlait Sigmund Freud, dix ans avant la Grande Guerre. Dans son classique *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), le père de la psychanalyse considérait le « déplacement humoristique » comme un processus de défense. L'humour, expliquait-il, « peut être considéré comme la manifestation la plus élevée de ces réactions de défense[83] ». Freud cite l'humour du condamné à mort qui lance sur l'échafaud: « Voici une semaine qui commence bien! ». Chez nos soldats qui fêtent Noël « au nez des Allemands, à la bouche de leurs canons », écrit Paul Caron, « la gaieté ne perd jamais ses droits ». Le « tic-tac des mitrailleuses » accompagne les festivités, « [l]e tout assaisonné d'historiettes, de bons mots et de saillies de circonstance ». Pourtant, ajoute le légionnaire en janvier 1915 :

81. On sait l'influence de Vaché sur Breton et les surréalistes. Voir J. Vaché, *Lettres de guerre précédées de 4 essais d'André Breton*, Paris, Eric Losfeld, coll. Le désordre, 1970 (rééd. Paris, Mille et Une Nuits, 2001].
82. A. Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1966, p. 16.
83. S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et le Dr M. Nathan, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1969, p. 362.

« Combien d'entre nous seront présents au lever de l'an 1916[84] ? ». Prémonition de ce qui attend l'auteur le 15 avril 1917 ?

C'est cette « clôture de la mort » (pour reprendre la formule de Roland Barthes), qui hante le récit de guerre et donne tout son sel à l'humour qui s'y déploie. Quand l'anéantissement menace l'individu, commente Freud, l'humour « a non seulement quelque chose de libérateur […], mais encore quelque chose de sublime et d'élevé ». Parlant alors de « l'invulnérabilité du moi qui s'affirme victorieusement » dans l'humour, Freud explique comment le sujet « se refuse à admettre que les traumatismes du monde extérieur puissent le toucher ». Il conclut : « L'humour ne se résigne pas, il défie, il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore du principe du plaisir qui trouve ainsi le moyen de s'affirmer en dépit des réalités extérieures défavorables[85]. » Comment ne pas retrouver ce principe du plaisir dans l'esprit moqueur manifesté par nos auteurs à l'égard de la mort, de l'ennemi, mais aussi de leurs propres officiers et des contraintes de la vie militaire?

Pour conclure en forme de transition

Si, de prime abord, elle peut surprendre le lecteur, on explique mieux dès lors la joie de vivre (ou de survivre) du Poilu. Forme d'inconscience, peut-être, cette ivresse jubilatoire fait l'objet de nombreuses références dans notre corpus. Seul de nos cinq témoins à être tombé au champ d'honneur, Paul Caron exprime mieux que quiconque ce goût du *divertissement* (au sens premier de *dis-vertere* : détourner son esprit de l'affliction). N'est-ce pas là l'illusion volontaire dont Pascal faisait une catégorie morale de la condition humaine[86]? Cette pratique de l'esquive salutaire par le rire est à l'œuvre chez Caron, qu'il s'agisse d'ironiser sur le confort d'un campement baptisé la « Villa du Poux-Vollant [*sic*] », ou d'exalter « la joviale camaraderie de [s]es co-poilus ». Lors d'un déplacement ferroviaire, Caron fait état « de la saine gaieté, de l'audition de refrains joyeux, de l'échange de propos tous plus hilarants les uns que les autres, car cette seconde partie de notre voyage fut vécue avec l'entrain et la verve de la première[87] ». Plus loin, la

84. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 40-41, 45.
85. S. Freud, *Le Mot d'esprit*, *op. cit,*, p. 369-370.
86. « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement. Et cependant, c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela nous serions dans l'ennui, […], mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort » : Pascal, *Pensées. Œuvres complètes*, présentation et notes de Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1963, IV, 1, p. 549.
87. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.*, p. 171, 125.

« poilade[88] » du Poilu trouve sa meilleure illustration dans un aparté aux lecteurs : « Ceci m'amène à vous dire, […] que l'état d'esprit que vous avez sans doute déjà diagnostiqué, d'un semblable préconçu, n'a rien de morne, de désespéré, mais qu'il est plutôt synonyme de gaieté joviale, de bonne humeur latente et d'un je m'enfoutisme indéracinable. »

L'un des camarades auquel Caron s'attache particulièrement est, dit-il en dressant son portrait, « un gai compagnon, un causeur charmant, plein de verve, un humoriste profond qui voile habilement d'une répartie vive, alerte, des aperçus empreints d'une philosophie saine et bien comprise[89] ». De la saine gaieté à l'« humour réflexif[90] », toutes les nuances du rire et du sourire colorent la palette de Caron. Son tableau de la Grande Guerre varie les angles et les points de vue, sans insister sur les heures sombres du combat. Entre deux assauts ou deux bombardements, humour et bonne humeur reprennent leurs droits, qu'il s'agisse de décliner la recette d'un « civet de chat », ou, faute de dinde à Noël, d'un… cygne farci ! Conscient d'avoir peut-être froissé par son humour noir la sensibilité de ses lectrices québécoises, l'aspirant Paul Caron leur sert rondement : « Oui, mesdames et mesdemoiselles, vos âmes sentimentales en seront offusquées, mais le fait est là, patent, cruel peut-être, mais indéniable : nous nous sommes délectés de la chair du plus joli ornement de nos pièces d'eaux, du personnage à plumes qui seul peut le disputer avec grâce à l'élégance de vos jolis chapeaux. Pour parler la langue du poilu, nous avons "bouffé" du cygne et nous ne l'avons su qu'après coup[91]… »

Le plaisantin ignore alors que cette lettre du 27 décembre 1916 sera sa dernière. Parue dans *Le Devoir* le 3 février 1917, elle précède de deux mois l'offensive du chemin des Dames qui lui coûtera la vie, le 16 avril 1917[92]. Le printemps précédant, le caporal avait joui d'une permission à Paris, au cours de laquelle il avait retrouvé Honoré Meunier, un ancien collègue du *Devoir*. Alors en

88. Poilade : terme familier, de « Se poiler » (rire, s'amuser, 1889) ; « poilant » (très drôle, 1901) ; poilade : partie de rire (plus tardif).
89. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 210.
90. Au sens où l'emploie N. V. Ferrero, « L'inlassable quête : ironie et dévoilement dans l'œuvre narrative de Pedro Salinas », dans C. Fillière, L.-A. Laget (dir.), *Les relations esthétiques entre ironie et humour en Espagne : XIXe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011, p. 167.
91. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.,* p. 210.
92. B. Richard rappelle la citation le concernant : « Caron, Paul, Aspirant au 133e Régiment d'Infanterie, Canadien engagé volontaire au service de la France depuis septembre 1914, d'un sang-froid et d'un courage admirables, a brillamment entraîné sa section à l'assaut des positions ennemies. Est tombé mortellement frappé le 15 avril 1917 en s'écriant : "En avant! C'est pour la France, Vive la France!!" » : « Notes », *loc. cit.*, p. 222.

poste à l'Hôpital canadien de Saint-Cloud, Meunier lui fit visiter l'établissement où Caron put se faire photographier en compagnie de « gais lurons » aux noms « bien canadiens-français », mais aussi de « "payses" des rives laurentiennes » : « Ce qu'elles sont bien "allantes", nos petites infirmières canadiennes dans leur pimpante tenue bleu azur ». Et Caron de conclure : « Entre tous mes souvenirs de guerre, ce n'est pas celui auquel j'attache le moins de prix[93]. » L'adjectif « allant » (actif, vif, allègre) caractérise bien le style comme l'esprit de Paul Caron qui, à l'instar des Lapointe, Corneloup, Audette et Chassé, sut allier dans son témoignage de guerre la gravité du sujet avec la légèreté de l'humour réflexif.

Infiniment plus sarcastiques s'avèrent Joseph A. Lavoie et Moïse Ernest Martin, auteurs du pamphlet *Une Unité canadienne*. On se rappelle que ces deux soldats n'étaient pas au front, mais qu'ils œuvraient comme infirmiers près de Paris. Avec ces deux originaux, on atteint le degré le plus extrême de l'humour combattif et combattant. Leur position dans le conflit, tout comme le ton adopté, mais aussi le recours à la satire graphique font de leur publication un cas bien à part : une étude leur sera consacrée dans la prochaine livraison des *Cahiers des Dix*.[94]

Bernard Andrès.

Figure 12

« Tartarin s'en revient de la guerre »
E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin],
Une Unité Canadienne. « Coq-à-l'Âne » Sério-Comique. Par E. I. Oval & E. Rastus, s.l., s.éd., 1920, p. 117.

93. *La Grande Guerre de Paul Caron, op. cit.*p. 204-206.
94. Outre les personnes auxquelles j'ai déjà manifesté plus haut ma gratitude, je remercie Bernard Beugnot et Serge Bernier pour leur lecture attentive de ce travail. Il en est de même de Jean-Paul Pellegrinetti, spécialiste de l'histoire sociale de la guerre à l'Université de Nice Sophia Antipolis : c'est dans son séminaire qu'en mars 2014 et octobre 2015, j'ai pu amorcer ma réflexion.